16° Y² 45104

KONOPNICKI

LES BOUCHES SE FERMENT

ROMAN POLICIER



ALBIN MICHEL

51-52

LES BOUCHES SE FERMENT

16° Y²
45704

83

Guy Konopnicki

LES BOUCHES SE FERMENT

Roman policier

Albin Michel

DL-10-11-1981-32025



© Éditions Albin Michel, 1981
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-01344-X

AVERTISSEMENT

Toute ressemblance des personnages, institutions, partis politiques, groupements et situations de ce roman avec des personnages, des institutions, des partis, groupements et situations existant ou ayant existé est, comme l'on sait, fortuite. C'est par hasard que les événements imaginaires que l'on va lire se situent dans un pays de forme hexagonale. L'auteur sait parfaitement que les crimes politiques n'existent pas et n'ont jamais existé et il n'a jamais entendu parler de meurtres inexpliqués. Ce roman est donc une plaisanterie.

1

Lucien Marouate s'extirpa de la rame du métro express régional, longea les couloirs et se hissa dans un wagon de seconde classe en direction de la porte Dauphine. Il n'irait pas jusque-là. Chaque matin, errant parmi des milliers d'employés de bureau, il quittait son HLM de Champigny-sur-Marne pour se rendre à son travail, place du Colonel-Fabien. Il changeait à Nation et trouvait cela normal, il souriait même deux fois par jour en regardant la plaque, se demandant combien de fois ce mot reviendrait dans sa journée faite de réunions, de parlotes, de conversations téléphoniques, d'ordres reçus et de conseils donnés. Rarement, si rarement, un voyage en province rompait la monotonie. Dans dix minutes il descendrait de cette rame, avalerait un p'tit noir au Brasilia en parcourant *L'Humanité*, il prendrait un paquet de gauloises et traverserait l'avenue pour entrer dans la

maison de verre, le siège du Parti. Il se demandait parfois si sa vie avait vraiment changé le jour où un camarade « d'en haut » lui avait suggéré de quitter son emploi d'aide-comptable dans une compagnie d'assurances, le jour où il lui avait dit, pensant sans doute avoir fait un bon mot : « En quittant " L'Avenir ", tu travailleras vraiment pour lui. » Pour l'heure, sur le quai Nation, il reluquait une fille en se disant qu'avec des fringues pareilles elle ne s'intéresserait certainement pas à un permanent communiste. Et puis, se dit-il, elle a une tête de salope, elle lit *Le Matin*, elle est sûrement au Parti socialiste. Toutes les belles putes sont au Parti socialiste.

Le changement de régime ne bouleversait pas sa triste vie de permanent, il renforçait même le contingent des frustrations en agitant à chaque coin de rue mille choses délicieuses destinées sans nul doute à faire les joies du vainqueur. Il lui fallait désormais supporter le sourire narquois des réformards comme la cohorte des courtisans, et il avait observé la joie obscène de ceux de ses camarades qui, faute de monter à l'assaut du ciel, gravissaient chaque mercredi le perron de l'Élysée. Les silences et les sous-entendus se faisaient chaque jour plus pesants et les gestes se renouvelaient, semblables, chaque matin.

Les fesses social-démocrates se balançaient encore dans sa tête lorsqu'il pénétra dans le hall de béton. La nuée de photographes et les voitures de

la radio stationnées devant l'entrée n'avaient pas suffi à retenir son attention. Il ne leur avait pas même accordé un regard : pareille agitation se renouvelait après chaque déclaration du secrétaire général et les élections cantonales étaient proches. A quelques instants de là, Marouate devait pourtant quitter sa torpeur. Il n'avait jamais vu ça. Des policiers en civil se tenaient auprès des habituels plantons et invitaient le personnel à se rendre dans la grande salle de réunion du Comité central.

Les images du Chili défilèrent brusquement devant ses yeux. Il songea à s'enfuir mais la police barrait toutes les issues.

— Niemeyer aura bientôt cent morts sur la conscience, marmonna-t-il. Ça va, j' connais l' chemin mieux qu' toi! lança-t-il au policier qui lui montrait la porte de la salle de réunion. A quoi pensent les architectes? Crétin de Niemeyer. Cette saloperie d' maison d' verre est un vrai piège à rats en cas d' coup d'État.

Dans la grande salle il vit les visages inquiets de ses camarades. Le silence et la fumée des cigarettes remplaçait le bourdonnement des conversations qui, d'ordinaire, précède les réunions. Personne n'osait questionner son voisin par crainte de montrer qu'il ne savait pas. Marouate scruta le visage assuré d'un membre du Comité central qui n'en savait pas plus que les autres, mais se serait fait tuer sur place plutôt que de le laisser paraître. L'attente devenait angoissante, quand les secré-

taires du Parti firent leur apparition en compagnie d'un divisionnaire de la PJ. Le commissaire Colonna ne cachait pas sa fierté. Pour la première fois de sa carrière, il aurait sa photo dans les journaux, il serait le premier flic autorisé à pénétrer dans les couloirs mystérieux du siège du Parti communiste.

— Je vous en prie, monsieur le député, expliquez-leur la situation, mes hommes prendront ensuite les dépositions.

Le Secrétaire général avait perdu son habituelle bonne humeur. Il souffla à l'attention du flic :

— Pour la millième fois je vous répète que c'est inutile. Ça vous coûtera cher quand je vais interpeller le ministre de l'Intérieur.

— Pour la millième fois, monsieur le député, j'ai des ordres, et puis ce sont vos gardiens qui ont téléphoné à la police. Voulez-vous que je fasse savoir aux journalistes qu'ils avaient ordre de ne le faire en aucun cas?

— Ta gueule, poulet. Attends que je parle à ton ministre. Bon. De toute façon nous n'avons rien à cacher, je vais leur parler.

Le Secrétaire général grimpa nerveusement sur l'estrade et s'empara du micro pour rompre le silence pesant.

— Camarades, alors que notre parti se prépare à remporter un vif succès aux élections cantonales, puisqu'un journal aussi peu suspect de sympathie à notre égard que *Le Nouveau Conservateur* nous

accorde 15,8 pour cent au premier tour selon un sondage Sofirec dont les questions sont pourtant manipulées, alors que de puissantes luttes se déroulent dans tout le pays pour la défense du pouvoir d'achat et de l'emploi et que les hausses de prix programmées par le gouvernement sont chaleureusement approuvées par les ouvriers en lutte...

Le commissaire Colonna silencieux au pied de l'estrade pensait à cette minute exactement la même chose que Lucien Marouate, collaborateur du Comité central du PCF. Quelque chose comme « Est-ce qu'il va oui ou non cracher sa purée? »

Le Secrétaire général poursuivait :

— Un fait d'une gravité sans précédent s'est produit dans nos propres locaux. Notre camarade Goucheniot, trésorier du Parti et membre du Comité central... (La voix, à la grande surprise de l'assistance, se mit à trembler. La sueur dégoulinait sur le col impeccable du patron.) Notre camarade Goucheniot a été assassiné!... Le secrétariat du Parti vous demande de conserver votre sang-froid face à ce crime dont le but est d'intimider les communistes et l'ensemble des démocrates. Parce que nous sommes le parti de la légalité et de la clarté, nous avons nous-mêmes demandé à la police d'enquêter et nous avons décidé de lui faciliter la tâche en ouvrant nos portes. Nous n'avons rien à cacher et je vous demande donc de répondre

à toutes les questions des inspecteurs et du commissaire Colonna. Aucune entrave ne doit être mise. La police peut compter sur notre coopération car nous n'avons pas les mœurs douteuses de certaines formations de l'ex-majorité. Il n'y a pas de mystère chez les communistes, et ce n'est pas chez nous que l'on trouvera une affaire De Broglie ou de sanglants règlements de comptes.

Reprenant son assurance, le Secrétaire général se lança dans un exposé rituel :

— Notre camarade Goucheniot est mort à son poste de combat. Il restait souvent dans son bureau jusqu'à une heure avancée de la nuit pour vérifier, avec les scrupules qui le caractérisaient, les comptes de notre Parti. Nul n'était mieux placé que lui pour savoir que chaque centime de notre trésorerie représentait la confiance des travailleurs envers leur Parti, l'effort des plus défavorisés. Notre dévoué Pierre gérait le capital de la confiance des ouvriers! Fils d'un ouvrier de la métallurgie, il avait rejoint les jeunesses communistes en 1934 alors qu'il travaillait comme aide-médecin aux Chemins de fer. Il devait s'illustrer dans les grèves de 1936 et dans l'héroïque Bataille du Rail en 1944 avant de devenir conseiller technique du gouvernement de la Libération et membre de notre Comité central.

Suivait une évocation fastidieuse des diverses responsabilités de Pierre Goucheniot. Le Secrétaire général concluait enfin :

— Au nom du secrétariat unanime, je vous demande d'observer une minute de silence à la mémoire de notre camarade Pierre Goucheniot.

Le commissaire Colonna frétillait d'impatience. Un inspecteur s'approcha pour lui dire quelques mots. Puis il demanda au Secrétaire général de le suivre.

— Le crime a été revendiqué, monsieur le député, une organisation d'extrême droite a envoyé un communiqué à l'agence France-Presse...

— Vous voyez bien qu'il est inutile de faire perdre un temps précieux à vos collaborateurs et aux miens, il serait plus utile de faire quelques descentes dans les milieux d'extrême droite que vos services connaissent bien...

— L'ennui, monsieur le député, c'est que l'organisation qui revendique l'assassinat de votre trésorier est totalement inconnue. Vous qui êtes un homme politique, avez-vous déjà entendu parler de la « Ligue nationaliste contre le cancer rouge » ?

— Jamais, il est vrai. Mais des groupuscules naissent tous les jours, vous le savez bien, et ce sigle masque certainement autre chose.

— C'est possible. Vous permettez que j'utilise votre téléphone pour demander les RG? Ils ont peut-être une piste.

— Ils passent plus de temps dans nos meetings que dans ceux des fachos mais en tant qu'élu je n'ai rien à refuser à un fonctionnaire, prenez donc

ma ligne directe. Profitez-en pour demander au ministre de m'appeler.

— Trop aimable.

Antoine Colonna était réputé au Quai des Orfèvres pour son anticommunisme. N'était-il pas le frère d'un conseiller municipal d'Ajaccio qui avait beaucoup de mal à faire oublier ses activités pendant la guerre d'Algérie? Et lui-même, jeune inspecteur à cette époque, n'avait-il pas servi à Oran quand la police pourchassait les communistes algériens? Maurice Chtimi, le Secrétaire général du PC, savait cela. Tout l'opposait à ce petit flic corse qui prétendait mettre son nez dans les affaires du Parti. Originaire du Nord, il n'aimait pas les manières des Méditerranéens bien que sa position au sommet du PC lui interdise toute forme de racisme à l'égard des Corses, car la perle de la Méditerranée ne fait pas partie des DOM-TOM. Il se méfiait de la police, même si officiellement son parti considérait comme périmées les diatribes anti-flics. Et ce Colonna osait s'adresser à lui, le Secrétaire général du PC, comme à un vulgaire témoin avec pour seule politesse ce ridicule « Mössieur le daiputéééé »!

— Vous me permettrez de poser quelques questions en attendant la réponse des RG?

Maurice Chtimi sentait ses traits se durcir. Il avait été réveillé à 5 heures du matin par le responsable du service d'ordre qui lui avait révélé l'incroyable nouvelle. Le cadavre du trésorier du